

MENSUEL
SOP
SERVICE ORTHODOXE DE PRESSE

Supplément au SOP n° 228, mai 1998

LES DEFIS DE LA PAROISSE

PAROISSES OU EGLISE ?

Communication présentée
à l'Institut Saint-Serge,
dans le cadre de la célébration
du dimanche de l'Orthodoxie,
par Noël RUFFIEUX,
responsable laïc de la paroisse
de la Protection de la Mère de Dieu,
à Fribourg (Suisse)

(Paris, Fraternité orthodoxe, 8 mars 1998)

Service orthodoxe
de presse et d'information
14, rue Victor-Hugo
92400 COURBEVOIE
Tél. 01 43 33 52 48
Fax 01 43 33 86 72

*Abonnements :
Voir en dernière page*

Le SOP informe ses lecteurs sur la vie de l'Église orthodoxe en France et dans le monde, et fournit une réflexion sur l'actualité. Il n'est pas responsable des opinions exprimées dans son bulletin. L'ensemble des textes qu'il publie peuvent être librement reproduits avec l'indication de la source : SOP. Placé sous les auspices de l'Assemblée des évêques orthodoxes de France, ce service est assuré par la Fraternité orthodoxe en Europe occidentale.

Document 228.A

LES DEFIS DE LA PAROISSE

PAROISSES OU EGLISE ?

Me voici devant un titre provocant : "Paroisses ou Eglise ?" Quelle est la signification du "ou" ? Exclusif, alternatif ? Tel que la "bourse ou la vie", "l'orthodoxie ou la mort" ? Ou plutôt un "ou" d'équivalence ? Tel que "bonnet blanc ou blanc bonnet" ? Le point d'interrogation nous invite-t-il à réfléchir ou à choisir ?

Ma réflexion découlera essentiellement de mon expérience de terrain, de la vie ecclésiale dans une paroisse de diaspora. A partir de l'expérience existentielle d'une paroisse réelle, avec ses difficultés et ses joies, j'essaie de dire ce qu'est la paroisse, et l'Eglise, puisque c'est dans l'expérience paroissiale que j'ai découvert l'Eglise.

La fraction du pain et la communion fraternelle

Les fidèles viennent à la paroisse pour vivre deux choses : la vie liturgique et sacramentelle et la vie fraternelle. Cela rejoint la description d'une communauté chrétienne dans les Actes des Apôtres (2,42) :

"Ils se montraient assidus à l'enseignement des apôtres, fidèles à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières."

L'attente est sans doute diverse et inégale. Mais ce centrage sur la Liturgie est clair, puisque notre paroisse, sans attache ethnique, ne répète aucun modèle grec, russe, serbe...

La fidélité aux agapes qui suivent la Liturgie témoigne d'une attente qu'on peut appeler affective : la fraternité, le partage, l'amitié. Elle révèle un besoin de se reconnaître orthodoxe et entre orthodoxes. Je pense au témoignage de Tertullien, au II^e s. : "Pour les chrétiens, il n'est pas étonnant que, s'aimant si tendrement, ils aient des repas communs. [...] Leur nom seul montre quel en est le motif : on les appelle 'agapes', d'un mot grec qui signifie 'charité'" (Apologétique XXXIX).

Citant ces deux textes, je vois bien que la paroisse est loin encore du modèle antique : mais elle en révèle tout de même les signes.

La Tradition et l'évangélisation

La paroisse a pour tâche, comme toute l'Eglise, de "garder le dépôt" (1 Tm 6,20 ; 2 Tm 1,14). Elle n'est pas pour autant un "conservatoire" de la Parole. Le mot "tradition" n'est pas statique : la tradition est forcément transmission et transmission dynamique.

Il n'y a pas de Tradition sans évangélisation. Si "ayant vu la vraie lumière", nous n'avons pas hâte de l'offrir à d'autres, nous sommes comme le "serviteur inutile" de la parabole à qui le maître avait confié un talent et qui a jugé prudent de le "cacher dans la terre" (Mt 25, 14-30). "La lumière sous le boisseau..."

Il n'y a pas non plus de Tradition sans affrontement avec la culture "profane" dans laquelle nous vivons, ni sans dialogue avec la modernité, ni sans mise à l'épreuve de la foi et de notre vie ecclésiale, dans le débat avec les autres, chrétiens ou non.

Ce XXe siècle finissant a vu combien les chrétiens orthodoxes – comme d'autres croyants – ont été capables de "témoigner", c'est-à-dire de porter le "martyre". Vraisemblablement – encore que le pire ne soit jamais incertain ! – nous ne serons pas appelés à de telles souffrances.

Pourtant, l'hostilité existe : diffuse, sournoise, celle de l'indifférence, de la dilution dans une culture molle et élastique, dans des valeurs éthiques à géométrie variable.

"Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le pays, ni par le langage, ni par les vêtements. Ils n'habitent pas des villes qui leur soient propres, ils ne se servent pas de quelque dialecte extraordinaire, leur genre de vie n'a rien de singulier. [...] Ils se conforment aux usages locaux pour les vêtements, la nourriture, la manière de vivre, tout en manifestant les lois extraordinaires et vraiment paradoxales de leur république spirituelle" (Lettre à Diognète, IIe siècle). Ils n'ont pas de calendrier particulier...

Entre ghetto et dissolution, c'est autre chose que nous avons à vivre "pour la vie du monde".

La diaconie

Le témoignage et l'évangélisation s'accompagnent de la diaconie. A l'égard des membres de la communauté, d'abord : ils sont nombreux à être malades, vieux, délaissés, désorientés... Tant de blessures ignorées, matérielles, morales, affectives, spirituelles... Parmi les non-orthodoxes qui viennent à la paroisse, beaucoup viennent à cause de ces blessures. Ils viennent vers nous parce que la communauté est petite, chaleureuse, accueillante. Parce qu'ils pensent pouvoir être pris en considération. Parce qu'il y a un climat où, à travers le langage des signes liturgiques, quelque chose, Quelqu'un d'essentiel peut être pressenti. Parce que la tendresse de Dieu ami de l'homme est parfois tangible dans la communauté.

"...Nourrir et enterrer les pauvres, soulager les orphelins sans bien, les domestiques cassés de vieillesse, les malheureux qui ont fait naufrage, les chrétiens condamnés aux mines, détenus dans les prisons... 'Voyez comme ils s'aiment ! '... De véritables frères sont ceux qui reconnaissent pour père le même Dieu, qui ont reçu le même Esprit de sainteté..." (Tertullien, Apologétique XXXIX).

Lieu d'accueil, la paroisse est souvent un "hôpital", l'auberge à laquelle le Samaritain a confié le voyageur blessé. Ce rôle est parfois lourd, mais c'est un service essentiel. Pour sa visibilité et sa signification profonde, il importe de restaurer la fonction diaconale, dans sa triple dimension : service à l'autel, service des tables, service des démunis. Le diacre

plus que tout autre devrait aider la communauté à entretenir le lien entre le sacrement de l'autel et le sacrement du frère.

La communauté du tout-venant

La paroisse se distingue de toute autre communauté d'Eglise par le fait que tous y trouvent un accueil. Sans acception de personne, de titre, de profession, de classe, d'ethnie, de sexe, de langue :

“Vous tous, baptisés en Christ, vous avez revêtu le Christ : il n'y a ni juif, ni Grec, il n'y a ni esclave ni homme libre, il n'y a ni homme ni femme : car tous vous ne faites qu'un dans le Christ Jésus ” (Ga 3,28).

Sans différence non plus quant à l'état de sainteté, d'avancement sur le chemin de la foi. Il n'y a pas les purs et les autres. Ni les fervents et les autres. Ni les engagés et les autres. Ni même ceux qui versent la “dîme”, et ceux qui ne le font pas.

La paroisse accueille le “tout-venant”. Personne n'est trié : c'est la tâche du Seigneur. La paroisse respecte le rythme de chacun. Cette condition est sans doute la source de bien des difficultés, de désillusions. Ils faut accepter les “sous-marins” : ces “fidèles infidèles” qui viennent, en étant parfois très exigeants, puis disparaissent, pour reparaître parfois : ils savent que dans l'église une place porte leur nom de baptême. La paroisse est “multitudiniste” : c'est aussi sa “gloire”, sa possibilité de devenir une véritable icône du Dieu qui invite à sa table “ceux qui sont aux carrefours, les bons et les mauvais” (Mt 22, 9-10).

Le passage de l'épître de Paul aux Romains (13,11-14), lu le dimanche de la Tyrophagie, rappelle opportunément au moment d'entrer dans le carême que nul n'a à juger le comportement de l'autre, sa manière de vivre la foi.

Un lieu de conversion

En ce début de carême, nous savons plus que jamais que l'Eglise – donc la paroisse – est le lieu d'une “conversion permanente”. Conversion des personnes, sans doute. Mais aussi conversion de la communauté.

“*Ecclesia semper reformanda*” (L'Eglise est toujours à réformer). La formule est peut-être ambiguë, elle a des relents “réformés”. Mais elle comporte une vérité fondamentale : sans cesse nous avons à nous tourner vers le Seigneur ; sans cesse nous avons à “réaccommoder” nos regards, nos esprits, nos vies sur la Tête de l'Eglise ; sans cesse nous avons à nous plier aux injonctions de l'Esprit “qui fait toutes choses nouvelles”. “L'Eglise, a dit le patriarche Bartholomée, doit sans cesse se ré-évangéliser elle-même.” On peut parler légitimement de la “conversion des Eglises”. Accepter la Bonne Nouvelle, c'est toujours changer quelque chose en nous et dans nos communautés.

Le caractère provisoire de la paroisse

La conversion explique le caractère provisoire de la paroisse. D'abord, parce que, devant se convertir, elle est amenée à changer. Ensuite, parce que, dans le temps de

l'histoire, la paroisse n'est pas une institution permanente, définitive. Le mot même de "paroisse" suggère ce nomadisme.

Selon la formule ancienne, les chrétiens sont des "étrangers résidents" : ils ne bénéficient pas de "préférence nationale". Les "*paroikoi*" (étrangers, émigrés) habitent "à côté de la maison" (*oikos*), non pas dans la maison. Le premier sens de "paroisse" insiste sur ce caractère provisoire : c'est "l'Eglise séjournant à..." (*ekklesia paroikousa*), non pas une institution de l'espace géographique, local, juridique. Les chrétiens sont des émigrés, des hôtes de ce monde (*paroikoi*).

Le seul lieu où ils ne sont ni étrangers, ni émigrés, ni hôtes, c'est "la maison de Dieu" où ils sont "concitoyens (*oikeioi*) des saints". La maison de Dieu est donc aussi la maison du peuple (Ep 2, 19). Pierre adresse sa Première Lettre "aux élus vivant en étrangers dans la dispersion" (1P 5,9). Cette idée forte que les chrétiens, "qui forment une fraternité à travers le monde", n'ont pas leur patrie dans le monde, est reprise souvent dès le IIe siècle et a un écho puissant dans la Lettre à Diognète :

"Les chrétiens résident chacun dans sa propre patrie, mais comme des étrangers résidents. Ils s'acquittent de tous leurs devoirs de citoyens, et supportent toutes les charges comme des étrangers. Toute terre étrangère leur est une patrie et toute patrie une terre étrangère" (V,5).

Les paroissiens : des étrangers à ce monde. La paroisse : une "colonie périphérique". Cela donne à réfléchir sur nos besoins d'installation, de construction, de reconnaissance juridique et sociale... C'est un apprentissage difficile après des siècles de "reconnaissance" constantinienne, impériale, gouvernementale...

Le caractère de "demeure provisoire" de la paroisse rejoint le caractère provisoire de l'Eglise, dont l'ancrage n'est pas ici, et qui n'est que l'anticipation du Royaume.

Un réseau de communications

La paroisse est un lieu de communion, donc de communication. Il n'y a pas de communion, d'unité du corps ecclésial, s'il n'y a pas entre les membres de communication, de messages.

La communication est à trois dimensions : entre la Tête et chacun des membres (par la Liturgie, l'Ecriture, la prière...) ; entre la paroisse et les membres lointains (diocèse, autres communautés, Eglise) ; entre membres proches (à l'intérieur de la paroisse).

Sur le plan ecclésial, le médiateur premier est l'évêque : il établit le lien entre les communautés de son diocèse, puisqu'il en est le pasteur ; il établit le lien entre les Eglises locales, avec ses frères dans la collégialité épiscopale ; dans la présidence de la Liturgie, il atteste que chaque communauté paroissiale rend possible la communication du salut.

Quand les fidèles se plaignent d'un manque de communication à l'intérieur de l'Eglise, c'est à la fois le symptôme d'un mal, et le signe d'une espérance.

Dans l'Eglise, la communication découle de la communion : dans le dialogue avec les autres chrétiens, une réelle communication prépare la voie à une pleine communion.

L'hésychia paroissiale

N'est-il pas illusoire de parler d'“*hésychia*”, c'est-à-dire de calme, de tranquillité, de silence dans la communauté paroissiale, alors qu'elle est souvent le lieu de tensions, de conflits, de méfiance. Tant de choses nous séparent : l'ethnie, la langue, la juridiction, nos “traditions orthodoxes”, les convictions politiques, les conflits entre nos pays d'origine, les rancœurs héritées de l'histoire... Sans parler des difficultés et tensions à l'intérieur de nos Eglises, entre nos Eglises... On ne peut tout mettre entre parenthèses, ni exclure des conversations tous sujets capables de provoquer des tensions.

“Déposer tous les soucis du monde...” ce n'est pas forcément les oublier à l'entrée de l'église. Mais c'est aussi les déposer aux pieds du “Roi de gloire”, comme offrandes, impures peut-être, mais à l'image des impuretés de nos vies dont nous ne sommes pas les seuls responsables.

Le don est un abandon. S'abandonner, se livrer en toute confiance à Celui qui, de nos vies éclatées, peut faire des fragments du Royaume. Le pardon est un abandon, un don. Pardonner et demander pardon, c'est se reconnaître soi-même dans son identité réelle : un être blessé appelé à la guérison et à l'intégrité. C'est reconnaître l'autre, de visage à visage, dans son identité : un être à l'image de Dieu, invité à retrouver la ressemblance plénière. D'où l'importance des vêpres du pardon à l'entrée du carême.

Nos vies, nos communautés même souvent sont éclatées, soumises aux forces centrifuges. Nous sommes dispersés, disséminés, confrontés à l'esprit du monde. Là peut-être se trouve la vocation première de nos communautés.

“Ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme est répandue – disséminée – dans tous les membres du corps, comme les chrétiens dans les cités du monde” (Lettre à Diognète VI,2).

Dispersés – “disséminés”, donc répandus comme une semence. Appelés à être une semence, sans nous soucier exagérément – et c'est là que se trouve *l'hésychia* – de la terre et de l'histoire dans laquelle nous sommes dispersés. Ni du soleil ni de l'eau nécessaire à la croissance. “Dieu y pourvoira !”

Ce n'est pas se désintéresser du monde. La dissémination n'est pas seulement géographique. Comme tous les chrétiens aujourd'hui, nous sommes minoritaires. Au levain dans la pâte, on ne demande pas de s'agiter, mais d'être là et de remplir sa fonction. Le levain qui se désintéresse de la pâte n'est plus du levain.

Paroisse et Eglise

Une amie, membre d'une communauté évangélique, un jour qu'elle avait une grosse difficulté, me dit : “Je vais la confier à l'église.” La formulation m'étonna et je sentais la minuscule. Elle voulait bien sûr dire : “à la communauté locale”. Nous utilisons le mot “église”, avec ou sans s, avec e minuscule ou E majuscule. Cette variété se trouve déjà dans le Nouveau Testament : “Sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise” (Mt 16,18). “Les églises vous saluent” (Rm 16,16). L'Apocalypse parle des “sept églises”. “Lorsque vous vous réunissez en église...” (1 Co 11,18). La confusion de sens et d'emploi du mot justifie

a priori que nous n'ayons pas à choisir entre l'"*ecclesia*" paroissiale et l'Eglise. Ce que nous dit d'ailleurs notre conviction intime.

Mais, dans la pratique, nous sommes – ou croyons être – parfois placés devant un choix. Nous éprouvons des tensions entre la communauté locale inventive et la lourdeur de l'institution universelle ; entre l'institution (*big is beauty*) et l'expérience locale (*small is beauty*) ; entre l'autorité et la communion ; entre le corps et les membres ; entre le singulier et le pluriel ; entre la majuscule et la minuscule.

L'expérience liturgique nous dit pourtant clairement le mode de résolution des tensions : "*Lex orandi, lex credendi, lex vivendi.*" La liturgie informe notre vie ecclésiale. Elle met à sa place la paroisse, dans son articulation avec l'Eglise. Non pas comme une partie d'un tout, mais comme la réalisation locale de ce tout. De ce point de vue, la paroisse est bien une "église" au sens le plus ancien, une assemblée convoquée pour la fraction du pain et la communion fraternelle.

Découvrir l'unité de foi à travers la diversité des vies

La paroisse n'est pas une circonscription locale faisant partie d'une circonscription plus grande, diocésaine, qui elle-même ferait partie d'une circonscription encore plus grande, le patriarcat, qui lui-même... La métaphore paulinienne du corps et des membres indique bien que l'unité n'est pas une question d'addition quantitative. Les paroisses sont plutôt les rayons d'un même cercle. La paroisse est tout, puisque, communauté eucharistique, elle célèbre et réalise le salut en Christ. Et elle n'est pas tout, puisque précisément, elle est locale, délimitée, alors que l'Eglise est catholique, universelle. Les fruits de vie naissent de cette tension, de ce mouvement perpétuel entre le particulier et l'œcuménique, entre le centre et la périphérie, entre la systole et la diastole. De même qu'il n'y a pas d'évêques sans fidèles, de même il n'y a pas d'Eglises sans paroisses, sans communautés locales.

L'existence de l'Eglise, donc d'une paroisse, est sa vie même. L'Eglise n'a pas d'existence en soi : ni en Christ seul, la Tête, ni en ses fidèles seuls, les membres. Elle n'existe que par la circulation de vie, d'amour, à l'image de la Trinité. Sinon, elle est une institution, une coquille vide. Où est l'Eglise ? Là où est célébré le salut en Christ, dans sa Parole proclamée et assimilée, dans son Corps partagé, dans la charité capable de faire d'un rassemblement aléatoire, un dimanche matin, l'icône du Corps du Seigneur et les prémices du Royaume. Là peuvent s'opposer deux principes : "*Ubi episcopus, ibi ecclesia*", là où est l'évêque, là est l'Eglise (saint Cyprien de Carthage) et "Là où est célébrée l'Eucharistie, là aussi est l'Eglise." Deux principes théologiques qui prennent une actualité concrète.

Pour faire l'expérience de l'Eglise, il faut des signes concrets

La paroisse est, en premier plan, la visibilité et la lisibilité de l'Eglise. "Venez et voyez !" Plutôt que dans de grands rassemblements médiatisés, c'est dans de petites communautés locales que l'Eglise invite à "rompre le Pain et partager l'amour fraternel". Icône de l'Eglise, la paroisse ne renvoie au prototype que si elle n'est pas "bricolée" n'importe comment. C'est aussi dans la vie de la paroisse que le chrétien fait l'expérience

de la diversité acceptée. Il découvre l'unité de foi à travers la diversité des vies. Il découvre comment une foi unique peut prendre des formes culturelles diverses. Il apprend à distinguer le "nécessaire" de l'"accessoire". Il reconnaît la ressemblance de l'autre en admettant sa différence. Seul ce qui nous est essentiel nous est commun.

Alors, pourquoi se fait-il que certains chrétiens, ou bien ne reconnaissent pas les signes de l'Eglise dans la paroisse, ou bien ne découvrent pas dans l'Eglise les expériences de la vie paroissiale ? Pourquoi la tentation du repli, du ghetto paroissial ?

Pour faire l'expérience de l'Eglise, il faut des signes concrets. De la tension non-résolue entre Eglise et paroisses naît un grand risque : ou bien l'une efface, dilue les autres ; ou bien les unes ignorent l'autre. On peut suggérer quelques causes : l'"absence" de la présence épiscopale ; les difficultés de dialogue horizontal et vertical ; les complications des juridictions ; la division entre les primats ; les divisions à l'intérieur de certaines juridictions ; la faiblesse du tissu paroissial ; la pénétration de l'"esprit du monde" : nationalisme, luttes de préséance... Je prendrai trois exemples qui nous touchent de près et constituent trois problèmes cruciaux, et parfois crucifiants.

Quand l'évêque est absent, où est l'Eglise ?

Premièrement, l'évêque et la paroisse. Le problème actuel de la paroisse est d'abord un problème d'épiscopat. On connaît le renversement qui s'est produit dans l'histoire : initialement, l'évêque présidait la liturgie et assurait l'évangélisation, en communion avec le *presbyterium*, les prêtres "de second rang", qui avaient le charisme de gouverner et d'enseigner le peuple. Ils étaient des "conseillers administratifs de l'évêque", comme le souligne le métropolitain Jean (Zizioulas). Exceptionnellement, ils présidaient l'Eucharistie en l'absence de l'évêque.

Mais, devant l'extension des diocèses ou les persécutions, les paroisses sont nées et les prêtres ont remplacé l'évêque dans la liturgie et l'évangélisation d'une communauté particulière. Ils sont devenus des quasi-évêques, tandis que l'évêque a eu tendance à se limiter au gouvernement, à l'administration, à la coordination, ne célébrant et ne prêchant plus que dans son église cathédrale.

Pourtant, le lien avec l'évêque et l'insistance sur l'évêque comme seul président de l'Eucharistie ont été maintenus sous des formes diverses : *le fermentum* [parcelle de pain consacré, que l'évêque envoyait dans les Eucharisties célébrées par les presbytres et que ceux-ci mêlaient à leur propre Eucharistie. NDLR], *l'antimension*, le trône, la commémoration du nom de l'évêque par le prêtre...

"Ubi episcopus, ibi ecclesia". Quand l'évêque est absent, où est l'Eglise ? Pourtant, il faut bien vivre, célébrer, évangéliser... D'où actuellement une certaine tendance "presbytérienne" dans nos communautés. On ne peut s'en référer à l'évêque, lointain, absent. Ou alors, il faut suivre la "voie hiérarchique" qui, comme souvent dans les administrations, devient une "voie de garage". Alors paraît s'appliquer le principe : "Là où est célébrée l'Eucharistie, là aussi est l'Eglise."

"Quand l'évêque est là, le prêtre n'est plus rien", nous dira-t-on. Mais pour que, en l'absence de l'évêque, le prêtre soit quelque chose, il faut que l'évêque soit présent,

marque sa présence, soit lui-même quelqu'un, aux yeux des fidèles. Non seulement un nom dans les ecténies, mais un visage, une voix.

L'absence de l'évêque, de ses signes concrets, aboutit à une conscience abstraite de l'Eglise : ou bien elle est perçue comme une "institution" ; ou bien elle est sentie d'une manière "mystique", comme une réalité "spirituelle", évanescence, creuse. La sacramentalité de l'Eglise est en jeu. Le trône épiscopal dans l'église devient la niche vide qui marque l'absence plus qu'une présence.

"L'église est notre maison commune à tous et vous nous précédez quand nous entrons. Nous vous saluons aussitôt en vous donnant la paix" (saint Jean Chrysostome. Homélie sur Mt 32/33,6). Le Peuple de Dieu ne peut pas exister séparément des évêques, mais un évêque sans Peuple de Dieu n'est rien. C'est l'évêque qui manifeste l'Eglise dans sa plénitude, sa catholicité. A condition que cela se réalise d'une manière concrète, visible, conformément aux conditions de l'Incarnation. Si l'évêque manque à la paroisse, il est comme n'existant pas : une illusion, un leurre. Les paroisses deviennent des communautés "vagantes", sans attache ecclésiale. Et l'évêque un fonctionnaire, un évêque "*in partibus infidelium*"... Il ne suffit pas d'un site sur le Web pour paître le troupeau !

Restaurer l'image et la fonction du prêtre

Deuxièmement, le prêtre et la paroisse. Il n'y a pas d'église locale sans évêque. Il n'y a pas de paroisse sans prêtre. Le problème de la paroisse est aussi un problème de presbytérat (et de diaconat). La situation actuelle, dans la diaspora, n'est pas satisfaisante. Le prêtre est trop souvent un desservant qui "dessert" des communautés locales dispersées, éloignées, au risque qu'elles deviennent des "stations-service" liturgiques et sacramentelles. Le dévouement des prêtres n'est pas en cause : il dépasse même souvent les limites du supportable.

C'est l'image et la fonction du prêtre qui doivent être restaurées. Comme l'évêque pour son diocèse, le prêtre est au service d'une communauté. Il est présent à cette communauté. A partir du moment où existe une communauté locale, répondant à un besoin, à une demande, portée par les fidèles, il est normal qu'elle ait un prêtre. Il n'est pas plus logique d'avoir une paroisse sans prêtre qu'un diocèse sans évêque. Comme un évêque est ordonné pour un diocèse, un prêtre est ordonné pour une communauté.

Mais il n'est pas nécessaire que le prêtre soit à temps complet l'"employé" de la paroisse. Il ne faut pas attendre qu'une paroisse soit assez forte économiquement pour "faire vivre" un prêtre (et sa famille). Certaines paroisses ne le deviendront jamais : ou alors il faudrait qu'elles soient trop grandes, trop étendues, sans tissu homogène, sans unité locale. Et le partage d'un prêtre entre plusieurs paroisses n'a pas de sens ecclésiologique.

On peut imaginer la coexistence de prêtres à plein temps et de prêtres chargés d'une paroisse, tout en exerçant une activité professionnelle. Il y aurait plusieurs avantages : éviter que le prêtre, parce qu'il est payé par la communauté, soit considéré comme son factotum ; encourager les fidèles à décharger les prêtres de tâches qui peuvent être assumées par d'autres paroissiens ; respecter en vérité le prêtre, en lui évitant de passer des heures en train ou en voiture pour se rendre dans ses "succursales", de multiplier les

offices et visites : cesser d'étouffer des paroisses sous prétexte qu'on ne peut leur donner de prêtre ; faciliter la création de nouvelles paroisses, là où une véritable communauté existe ; ne plus être obligé de préférer un prêtre célibataire, simplement parce qu'il coûte moins cher ; éviter de créer une "caste sacerdotale" et de favoriser un cléricisme contraire à l'esprit de l'Eglise.

La communauté pourra ainsi se constituer autour de son prêtre. Il appartient à l'évêque d'entretenir avec et entre les prêtres des liens suffisamment vivants pour qu'existe le presbytérium et que n'apparaisse pas un esprit de clocher. C'est tout un travail à faire !

Le prêtre, lui, en lien constant avec d'autres milieux que l'Eglise, aura quelque chance de mieux sentir la réalité locale environnante et de pressentir les attentes des hommes que le message évangélique ne touche pas ou plus.

La paroisse, un lieu pour passer de la solitude à la communion

Troisièmement, les fidèles et la paroisse. On arrive enfin aux derniers acteurs de la vie paroissiale. Le baptême, et la chrismation, qui fait entrer dans un "peuple de rois, de prêtres, de prophètes", est un engagement. On l'oublie parce que, pour la plupart d'entre nous, cet engagement a été pris par d'autres. Je ressens un malaise devant la manière actuelle de célébrer le baptême : je ne dis pas son rituel, mais les conditions dans lesquelles il se déroule souvent : en privé, sans lien suffisant avec la communauté. Ce sacrement central de la vie chrétienne devrait être replacé dans son cadre ecclésial, communautaire et pascal !

A partir du moment où j'entre dans une église pour participer à un office, où je demande un sacrement, pour moi ou mes enfants, je renouvelle cet engagement, avec toutes ses conséquences. Entrant dans la communauté, je passe de la solitude à la communion, de l'individualisme au service. Chacun a sa fonction et celle du "laïc" n'est pas d'être passif. Pour beaucoup, l'église et la paroisse sont un lieu où l'on reçoit, où l'on est servi – le prêtre étant le servant – un lieu de consommation spirituelle. Mais on ne peut se contenter de prendre sans donner.

Le cléricisme – dont, quoiqu'on dise, l'Eglise orthodoxe n'est pas exempte – se nourrit de l'attitude de certains prêtres et de celle de beaucoup de laïcs. Il serait intéressant d'étudier la déviance relativement tardive des mots *clerc*, *clergé*, *laïc*, *laïcat*, et ses conséquences désastreuses pour la vie ecclésiale. Car les mots changent en même temps que les choses.

Ce qui m'intéresse ici, c'est moins la tentation de pouvoir de certains prêtres que le cléricisme de bien des laïcs qui croient que dans la communauté, le prêtre est le centre de tout, que tout doit passer par lui, que rien ne peut se faire sans lui. Il y a des chrétiens "cléricodépendants", comme d'autres sont "monachodépendants".

"L'église est notre maison à tous"

Pour rétablir l'ordre des choses, il faut partir de la constatation de saint Jean Chrysostome : "L'église est notre maison à tous, et vous nous précédez quand nous

entrons.” La communauté préexiste à la paroisse. Elle se prend donc en charge : les finances, le service caritatif, la catéchèse... Des hommes et des femmes enseignent, animent la vie paroissiale, organisent des temps de prière, des rencontres fraternelles, créent des relations entre les membres, assurent l’entretien de l’église... Quand la communauté a pu “produire” son prêtre— ou qu’elle en a reçu un — la paroisse se constitue. Serait-ce alors le moment où le tissu communautaire devrait se défaire, pour laisser — ou inciter — le prêtre à tirer toutes les ficelles ? Et laisser les fidèles se déposséder de leurs charismes et se décharger de leurs tâches ?

La communauté a dû inventer une certaine forme de vie communautaire : il n’y a pas de modèle universel. Il serait même dangereux, dans la situation qui est la nôtre, de vouloir répéter des modèles appartenant à des “sociétés chrétiennes” qui n’existent plus, sauf en de rares régions, des modèles qui, de plus, n’épuisent pas toutes les possibilités d’invention de la vie paroissiale.

Le défi de la paroisse

Mais il est vrai que les plus fervents, et souvent les plus actifs, ont en tête un certain modèle de vie communautaire et liturgique. C’est — même inconsciemment — un modèle monastique, car c’est dans les monastères qu’ils ont éprouvé la plénitude de la vie chrétienne. Or, la vie paroissiale les laisse insatisfaits : il faut supporter une certaine médiocrité, un rythme liturgique irrégulier, l’équivoque de certaines adhésions, la turbulence des enfants, la désinvolture de certains “chrétiens sociologiques”... La tentation est de rejoindre les monastères pour les grandes fêtes...

Reste finalement à porter le grand défi de la paroisse : l’hésychia. “Supportez-vous les uns les autres avec charité : appliquez-vous à conserver l’unité de l’Esprit par ce lien qu’est la paix. Il n’y a qu’un Corps et qu’un Esprit, comme il n’y a qu’une espérance au terme de l’appel que vous avez reçu” (Ep 4,2-4). Il conviendrait de relire toute la première épître de saint Jean : “Celui qui n’aime pas son frère qu’il voit ne saurait aimer Dieu qu’il ne voit pas” (4, 20).

Il faut regretter, et même protester contre le fait que le moment le plus explicite de la charité fraternelle, de la communion fraternelle, soit aujourd’hui occulté dans les rites liturgiques. Au moment où le prêtre invite la communauté : “Aimons-nous les uns les autres, afin que dans un même esprit nous confessions le Père, le Fils et le Saint-Esprit, Trinité consubstantielle et indivisible”, à ce moment-là les fidèles échangent le baiser de paix. Eh non ! Aujourd’hui, seul le clergé accomplit le rite. Un usage antique et général, largement attesté, place le baiser de paix avant le Symbole de foi, avant l’anaphore : “Quand tu apportes ton offrande à l’autel...” (Mt 5, 23-14) Non pas la parole seule, mais un signe réel, concret. Ce n’est pas un geste psychique. Il témoigne : par le signe de l’amour mutuel, par l’affirmation de l’unité, il réalise la présence de l’amour mutuel, par l’affirmation de l’unité, il réalise la présence effective du Christ dans la communauté : “Le Christ est parmi nous. — Il l’est et il le sera.” Un geste sacramentel, au même titre, si j’ose dire, que l’épiclèse sur les Dons. Un geste dont on a besoin, comme on a besoin de tous les signes et symboles de la Liturgie.

Y renoncer, c’est amputer la Liturgie, lui ôter de sa force agissante. C’est aussi un indice de cléricisme qui va dans le même sens que d’autres évolutions regrettables : alors que bien des fidèles communient rarement, le clergé communie à chaque Liturgie ;

des prières essentielles sont dites à voix basse, alors qu'elles se conjuguent toujours avec le nous communautaire ; le clergé et les fidèles communient séparément et de manière différente...

Je termine – je ne conclus pas – sur ce point. Parce qu'il illustre un des thèmes sous-jacents à mon propos : ce qui fait d'une paroisse – c'est-à-dire d'une communauté d'hommes, de femmes, d'enfants, d'évêque, de prêtres, de diacres, de fidèles – une Eglise, c'est la présence eucharistique du Christ au milieu d'eux, une présence proclamée, célébrée, attestée, réalisée, vécue dans l'amour fraternel : "Le Christ est parmi nous. Il l'est et il le sera." Et non seulement le Christ est au milieu d'eux, mais eux-mêmes, réunis, unis, sont un dans le Christ : la plénitude ecclésiale du Corps du Christ est ainsi réalisée.

Alors se trouve résolu le dilemme : paroisse ou Eglise ?

- Noël RUFFIEUX, 60 ans, enseigne la didactique du français à l'université de Fribourg ainsi que la littérature française au collège Sainte-Croix de cette ville. Responsable laïc de la paroisse de la Protection de la Mère de Dieu, à Fribourg il est aussi le rédacteur de Voie orthodoxe, bulletin trimestriel du vicariat francophone du diocèse de Suisse du patriarcat œcuménique. Après avoir été pendant plusieurs années député au Grand Conseil du Canton de Fribourg, il préside aujourd'hui la commission cantonale des affaires culturelles. Il est marié et père de quatre enfants.